

11	—	PRÉFACE
15	—	NOUVELLE PRÉFACE À L'ÉDITION FRANÇAISE
20	—	ENTRETIEN AVEC JEAN-PIERRE STEPHAN
269	—	APPENDICE
285	—	RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

«Lorsque tu te souviens du jour précis d'un mois,
que devient alors le reste de ce mois ?
Il reste caché d'une certaine manière
dans ton souvenir, il se crée alors un accord
secret entre ce qui a été
et ce qui n'a pas été raconté.
Et ainsi quelque chose est commis envers
ce qui est raconté, mais je ne sais pas quoi».

T. C. Harlan

PRÉFACE

J'ai fait la connaissance de Thomas Harlan au printemps 2001. Je travaillais alors comme rédacteur à la télévision pour le talk-show *Boulevard Bio* et, dans le cadre de mon travail, il m'appartenait de trouver pour cette émission des interlocuteurs à inviter, aussi remarquables que possible. Trouver quelqu'un qui n'était jamais passé à la télévision, surtout dans d'autres débats télévisés, passait pour un grand succès. Un invité était alors testé à la fois sur la qualité de son histoire afin de voir s'il pouvait passer à l'écran, et également, en plus de l'intérêt du récit, sur sa personnalité, sa présence, son tempérament et sa façon de parler. Avec Thomas Harlan, tout cela était si surprenant et captivant que nous décidâmes, exceptionnellement, de lui consacrer une émission entière. Thomas Harlan avait ce qu'on appelle du charisme et possédait un véritable et étrange talent de conteur oriental qui n'engendrait ni bavardage, ni hésitation. Son parler était à la fois tranchant et poétique, précis, truffé de volte-face étonnantes et impressionnantes, et en même temps d'une justesse parfois féroce. Harlan maniait la langue comme un virtuose son instrument, et ce faisant décrivit son itinéraire qui était certes profondément allemand mais surtout unique en son genre. Il parla de son enfance en tant que fils de la célèbre actrice Hilde Körber et du plus célèbre encore cinéaste Veit Harlan, la grande star des réalisateurs du Troisième Reich, metteur en scène du film *Le Juif Süß* (1940) et seul artiste allemand accusé après la guerre de crime contre l'humanité. Dans la maison familiale, Joseph Goebbels allait et venait, ami de son père vénéré par Thomas. Mais Harlan me parla aussi

de ses années décisives passées en Poméranie dans une famille noble d'opposants au régime qui l'a profondément impressionné et marqué de son empreinte. Il parla de sa jeunesse rebelle à Paris et à Berlin, de ses démêlés violents avec son père, de son penchant pour le communisme, de l'époque tumultueuse passée avec Klaus Kinski, de ses amitiés avec entre autres Gilles Deleuze, Michel Tournier, Marc Sabathier-Lévêque et Heiner Müller. Il me parla aussi du scandale provoqué en 1959 par sa pièce de théâtre sur le ghetto de Varsovie, intitulée *Moi-même et non un ange*, et de sa ferme volonté de châtier deux anciens chefs de commandos d'intervention (*Einsatzkommandos*). Menacé par l'un d'eux d'une plainte pour diffamation, Harlan partit quelques années en Pologne, parfois aidé financièrement par l'éditeur italien Giangiacomo Feltrinelli, où il se mit à chercher des preuves à ses affirmations. Il les trouva, et bien plus encore : à la suite des recherches menées par Harlan, plus de deux mille informations judiciaires furent diligentées en Pologne à l'encontre de criminels de guerre allemands. Jusque vers 1964, Harlan travailla sur ce sujet avec le Service central d'enquêtes sur les crimes nationaux-socialistes de Ludwigsbourg, un organisme fédéral spécial composé de procureurs qui enquêtait en RFA sur les crimes nazis mais qui, en raison de la guerre froide, n'avait aucun accès direct aux archives du « Bloc de l'Est ». Harlan fut donc à l'origine de l'un des plus grands mouvements juridiques contre les crimes nationaux-socialistes au sein de la RFA, lequel émanait donc d'une personne privée. Cependant, peu de gens saluèrent ce fait. Au contraire beaucoup espérèrent que leur passé au sein du Troisième Reich ne serait plus jamais mis sur le tapis : huit millions et demi d'Allemands avaient été membres du Parti

national-socialiste, et 250 000 furent impliqués dans le génocide. La RFA n'avait pas l'intention de condamner les criminels nationaux-socialistes mais plutôt de veiller à leur réintégration, parfois même à leur protection. Le deuxième président de la République fédérale, Heinrich Lübke, avait personnellement laissé crever au travail des détenus de camps de concentration; le troisième chancelier, Kurt Georg Kiesinger, avait été l'un des chefs de la propagande étrangère du Troisième Reich. Des chefs de la police avaient été auparavant membres de la Gestapo, et des directeurs de cliniques avaient participé au programme « Euthanasie ». Un ancien officier, membre du personnel SS d'Auschwitz, était devenu conseiller fédéral de l'éducation au sein du corps professoral de Karlsruhe et également membre du comité consultatif de la radio scolaire auprès de la radio d'Allemagne du Sud. Harlan parla des problèmes qu'il rencontra avec les États allemand et polonais, de son engagement pour « la ligne radicale » en Italie, du combat révolutionnaire au Chili pour lequel il recueillait de l'argent et des armes contre Pinochet, de la révolution portugaise des Œillets qu'il accompagna, et de *Torre Bela* (1975), son film documentaire, unique en son genre, sur la naissance et le déclin d'une société socialiste. Mais aussi de ses deux romans, *Rosa* et *Heldenfriedhof* (« le cimetière des héros »), et de son film monstre et scandaleux *Wundkanal* (1984), où sont montrés la poursuite sous-cutanée du Troisième Reich en République fédérale et le rapport de celle-ci avec la Fraction armée rouge, et dans lequel un ancien criminel de guerre SS est engagé comme acteur amateur pour jouer son propre rôle avant d'être finalement passé à tabac par l'équipe du film. De cette expérience naquit un documentaire qui montre comment l'équipe du film, de gauche, traite

de plus en plus cruellement l'ancien nazi, le tourmente, pour finalement revêtir le visage de l'ennemi: *Notre nazi*.

Avant Thomas Harlan, je n'avais encore jamais rencontré quelqu'un qui sache autant captiver son auditeur dès la première minute par son talent de conteur ainsi que par la richesse de ses réflexions et ses récits d'événements presque incroyables, quelqu'un dont la biographie reflète l'histoire allemande de manière impressionnante et dans les œuvres duquel ces histoires sont transformées de manière radicale et fascinante en une forme d'art. La fin de la guerre froide a également apaisé l'inimitié de Harlan envers la République fédérale. Ce qui reste, ce sont les films, les livres et le récit fascinant d'une vie qui elle-même a tout d'une œuvre d'art. Une vie tout sauf continue, qui se compose au contraire de fragments forts, fragments desquels se dégage encore et toujours une violence potentielle, en parfait contraste avec la poésie dont se sert Thomas Harlan pour en parler.

Jean-Pierre Stephan,
été 2007

NOUVELLE PRÉFACE À L'ÉDITION FRANÇAISE

Thomas Harlan était déjà, grâce à *Torre Bela* — son documentaire sur la révolution des Œillets au Portugal — connu d'un public restreint, principalement révolutionnaire, lorsque, au début des années 1980, il tourna son long-métrage *Wundkanal*. Dans *Wundkanal* un groupe de jeunes activistes enlève un vieux criminel national-socialiste, afin de l'interroger et de le confronter à ses forfaits. En tant qu'apologie de l'enlèvement de Hans Martin Schleyer par la « Fraction Armée Rouge », il n'était pas possible de le diffuser en Allemagne en projection publique. Jusqu'à ce jour, seul un public restreint a pu le visionner. Mais, comme aucun autre, ce film résume tout le travail de la vie politique et artistique de Thomas Harlan pour la mise en accusation des criminels allemands par la génération de leurs fils. Deux particularités du film sont vraiment singulières : le rôle principal, celui du criminel nazi, est joué par un véritable criminel nazi, Alfred Filbert, ancien chef d'un commando spécial d'intervention composé de tueurs. L'attribution du rôle principal à un véritable criminel plutôt qu'à un acteur détermina ensuite le dessein de tout le projet ; deuxièmement, en même temps que *Wundkanal*, fut produit un documentaire sur *Wundkanal*, intitulé *Notre nazi* et réalisé par Robert Kramer, mais qui contrecarrait les intentions affichées dans *Wundkanal*, dans la mesure où il dénonçait le tribunal. *Notre nazi* transforme soudain les bons en méchants et le meurtrier de masse en homme pitoyable. En même temps il atteste la détresse, la rage et le désarroi de Thomas Harlan face au criminel. L'ensemble de ces deux

œuvres représente, d'une façon crispante, une sorte de brutalité, un défrichage intellectuel incendiaire.

On comprend seulement la signification centrale de ce mobile dans la vie et l'œuvre de Harlan lorsque l'on prend en considération deux circonstances qui ont véritablement prédestiné Thomas Harlan à devenir l'accusateur de premier plan de sa génération (des fils). En premier lieu, Thomas était le fils de Veit Harlan, la superstar de l'industrie national-socialiste du film, réalisateur de *Kolberg*, et surtout du *Juif Süß*. Avec plus de vingt millions de spectateurs, le *Juif Süß* constituait un plaidoyer pour la solution finale, qui avait déjà commencé en 1940, et avec tant de succès que le nom de Veit Harlan devint plus tard un synonyme de soutien du génocide au moyen de l'art. À cause de ce film, Veit Harlan fut, après la guerre, poursuivi pour crimes contre l'humanité: il fut d'ailleurs un des seuls à être socialement proscrit dans l'Allemagne d'après-guerre et devint un homme fini en tant que réalisateur. La notoriété de Veit Harlan fut aussi la raison qui poussa le chef du commando spécial Alfred Filbert à accepter l'offre de son fils de jouer son propre rôle.

La deuxième circonstance exceptionnelle fut que *Wundkanal* ne fut connu que de peu d'initiés: Thomas Harlan était un expert, et pratiquement personne, en Allemagne, n'avait une connaissance aussi exacte du génocide. Harlan avait, depuis 1959, et durant des années, exploité des archives en Pologne et mené de sérieuses recherches. Il avait, à ce sujet, déposé plus de deux mille plaintes en Allemagne de l'Ouest, et était devenu l'auxiliaire le plus important de ces procureurs qui poursuivaient les crimes nationaux-socialistes.

Il recherchait et interrogeait les témoins, se procurait des éléments de preuve, découvrait des crimes encore inconnus. Le légendaire Procureur Général Fritz Bauer, auteur du procès d'Auschwitz, devint à cette époque un ami proche. Le projet de Harlan de constituer une sorte de lexique contenant les noms de dix-sept mille Allemands ayant participé au génocide et qui, au sein de la RFA, avaient à nouveau refait surface et, pour une partie d'entre eux, avaient même fait carrière, ne fut malheureusement jamais terminé. Il s'agissait là, à vrai dire, d'une connaissance que la République Fédérale ne voulait pas admettre. Et, en partie, cela concerne encore, jusqu'à ce jour, des affaires étouffées et cachées.

Des connaissances fabuleuses de Harlan naquit plus tard, à la fin des années 1990, sa prose. Le roman *Heldenfriedhof* concerne en particulier « un détail » de la Shoah qui, encore aujourd'hui, représente un événement inconnu :

Du chiffre approximatif de six millions de Juifs, assassinés par les Allemands durant la seconde guerre mondiale, environ la moitié mourut au sein des quatre grands camps d'extermination, qui fonctionnaient avec des chambres à gaz : Auschwitz-Birkenau (environ 900 000), Belzec (entre 470 000 et 600 000), Sobibór (250 000) et Treblinka (environ 1 000 000). Les trois derniers camps, également appelés « camps d'extermination de l'Action Reinhardt », n'étaient pas exploités par les SS mais par le T4, un département secret de la chancellerie du Führer, la chancellerie privée de Hitler, qui avait auparavant organisé ce que l'on a appelé le « Programme d'Euthanasie » : la mise à mort d'environ 70 000 résidents d'hôpitaux psychiatriques et de

cliniques de soins. Le nom même de cet organisme n'était absolument pas officiel : T4 était l'abréviation du siège du service qui se trouvait au numéro 4 de la Tiergartenstrasse. Les collaborateurs de la chancellerie du Führer agissaient tous, au sein de T4, sous des noms d'emprunt.

Le commando qui bâtit et fit fonctionner les trois camps d'extermination de Belzec, Sobibór et Treblinka était placé sous le commandement de Christian Wirth. Wirth était le chef, le plus gradé des génocidaires sur place, le plus capable des experts en extermination. En tout, 117 des 121 meurtriers de masse de ces trois camps étaient des employés de cette organisation secrète camouflée, uniquement créée dans ce but au sein de la chancellerie du Führer. Dans les camps de l'« Opération Reinhardt », et contrairement à la méthode employée par les SS à Birkenau, le gaz nécessaire à la mise à mort était produit par un moteur de tank qui était relié au mur externe des chambres à gaz. Lorsque les chambres à gaz étaient pleines, le moteur était mis en marche et les gaz d'échappement simplement dirigés vers l'intérieur. Un seul processus de gazage durait entre quinze et trente minutes, parfois aussi des heures lorsque le moteur connaissait quelques problèmes. Les cadavres n'étaient ensuite pas incinérés, mais enfouis dans d'énormes fosses communes ; et seulement plus tard, après la fin de toute l'Action, lorsque les gazages cessèrent, ils furent à nouveau exhumés et brûlés. Dans la mesure où l'opération d'euthanasie avait été présentée sous un aspect médical (les 70 000 meurtres furent ordonnés et exécutés par des médecins), une grande partie du personnel avait exercé auparavant un métier médical : parmi les cent vingt-et-un criminels, vingt-sept étaient des

infirmiers. Le premier commandant de Treblinka, Imfried Eberl, était lui-même médecin.

La chancellerie du Führer a, au moyen de son arme secrète, T4, commis un tiers de tous les assassinats des Juifs d'Europe. Elle a fait fonctionner les trois camps de Belzec, Sobibór et Treblinka. Cette affirmation de la paternité de T4 formulée constamment et des années durant par Harlan se trouve, depuis 2013, démontrée par le fruit des recherches scientifiques menées par le Dr Sara Berger, publiées dans son livre *Experten der Vernichtung. Das T4-Reinhardt-Netzwerk in den Lagern Belzec, Sobibór und Treblinka* (« Les experts de l'extermination. Le réseau T4-Reinhardt dans les camps de Belzec, Sobibór et Treblinka »).

La chancellerie du Führer n'a certainement rien entrepris sans avoir reçu l'autorisation du Führer. Ainsi nous voyons, peut-être mieux que n'importe où ailleurs, que Hitler est bien à l'origine du génocide et qu'il en était le ressort. On le voit vraiment se pencher sur la table des cartes géographiques, étudier les chiffres et contempler avec excitation les plans des camps, demander à ses chefs de service des détails sur le déroulement de l'action, dessiner sur les cartes les ghettos évacués et les territoires vidés de leurs juifs. Le fait que sa chancellerie privée exécutait elle-même cette importante tâche centrale était pour Harlan l'illustration d'un État au sein duquel tant de gens et d'institutions n'étaient plus que « les valets de chambre de cette unique volonté ».

Jean-Pierre Stephan
Berlin, octobre 2014